

Ecoutez-le, lui-même :

— Une simple tunique fait tout mon vêtement : je couche sur la paille, et je n'ai qu'un misérable sac pour couverture ; mon plancher est toujours arrosé des chaudes larmes que je répands."

Un petit coin de terre qu'il cultivait, lui fournissait de quoi répondre aux plus indispensables exigences de la nature ; il faisait ses délices d'une petite fontaine, dont l'eau fraîche venait juste à temps mouiller sa gorge sèche et brûlante.

Horace a choisi Tivoli pour la retraite de sa vieillesse : voyez-le assis sur un coin de gazon, où un haut pin et un peuplier de concert marient leurs rameaux épais, pour donner un ombrage enchanteur.

Un poète à l'imagination fantaisiste aurait eu du plaisir à enregistrer en poésie, ces délicieux contours naturels de l'habitation d'Horace : par exemple, un beau tapis de verdure, un épais feuillage où la nature frissonne mélodieusement : ces sons harmonieux de la flûte, ce roulement des ondes d'un ruisseau sur un lit de cailloux, ces chants des oiseaux et des insectes, tout ce bruit caractéristique vibre sur l'aile du vent, et va se répercutant au loin dans les vallons et les coteaux.

Outre cela, dans son fertile terroir, sont symétriquement disposés les plants de vigne dont le jus lui fera parfois oublier sa raison : dans le lointain, ce tendre troupeau qui rit et joue, et tout près d'Horace, cette société de nymphes qui frappent la terre en cadence. Enfin, il jouit de tous les bienfaits que peut lui procurer la richesse champêtre.

L'esprit qui inspire ces deux poètes dans le choix de leurs retraites, mettra la même variété dans les nombreuses poésies qu'ils concevront.

Toute l'âme du poète païen se reflète dans ses ouvrages.

Il s'était fait disciple d'Epicure, qui enseignait que la liberté doit être placée dans le cœur comme dans un sanctuaire : aussi, par la pensée, selon Epicure, l'on devient indépendant des événements et "l'on se console aisément de ne plus commander aux autres, en se commandant à soi-même."

A cette école, Horace avait appris à goûter les charmes de la flânerie et du repos, en même temps que le doux commerce de la société élégante.

Horace a visité la docte Athènes, où il s'est mis à la recherche du vrai dans les jardins d'Académus : il a séjourné en Grèce, dont il a gardé l'empreinte de coutumes bizarres et raffinées.

Il fut sollicité par l'influence des plaisirs mondains, entraîné par la fantaisie des camarades de même âge et de même humeur.

Il a pu se mettre en contact avec l'élite des jeunes

gens de Rome : Bibulus, Asidimus, Messala, le fils de Cicéron, avec lesquels il a fréquenté les mêmes maîtres et les mêmes écoles.

Il s'est soumis à cette facile morale qui enseignait la pratique des biens de la vie. Horace fut, pendant vingt ans, l'ami et le courtisan assidu de Mécène, et cela au temps où se faisaient nombreux les ambitieux et les solliciteurs qui s'agitaient autour de ce grand prince, en vue d'obtenir son crédit. Ses occupations le retiennent longtemps à Rome, où, dans ses courses du Champ de Mars à la Voie Sacrée, du mont Quirinal au mont Aventin, il est partout et à tout moment arrêté par le peuple des plaideurs et des parasites.

Ce qui a contribué encore à cette teinte particulière qu'il a donnée à ses ouvrages, c'est qu'il a été foncièrement terrestre. D'abord, disons-le, Horace n'attachait au sentiment et à la noblesse de l'existence, que la douloureuse nécessité de succomber à jamais sans aucune espérance d'une autre vie.

Sous cette tente matérielle du monde, le poète Horace trouve ses délices : il y place son cœur avec sa médiocrité d'or ; pour lui, son ciel c'est ce monde éphémère et qui pourtant est l'œuvre d'un Être qu'il ne connaît pas, mais qui a toujours existé.

Il chante le dieu des raisins, les Muses, Vénus, les yeux fascinateurs de Lycus et sa noire chevelure. Il conjure instamment sa lyre de rendre des accents doux et des airs badins qui mériteront de vivre longtemps.

Horace est très conscient de la gloire immortelle que lui ménagent ses vers ; c'est lui qui, le premier, a donné à la poésie latine cette cadence éolique : "Muses, dit-il, prenez des sentiments de fierté, et faites-vous un plaisir de me couronner du laurier de Phébus."

Mais Horace fut un poète, et un grand poète. Grâce aux préceptes et aux règles austères dont il a doté la poésie latine, cette dernière était à l'apogée de sa gloire, à la fin du grand siècle d'Auguste.

Il a modelé ses écrits sur le bon goût qu'il a nuancé d'un certain air grave et moral. Ses odes, ses satires, ses épîtres, retiennent une mâle vigueur et une originalité native.

Revenons à saint Grégoire, que nous considérerons aussi comme poète, mais par opposition à Horace : nous lui décernerons le beau qualificatif de poète chrétien, qu'il mérita à un si haut degré.

Seul avec son corps et ses désirs, avec sa chair et ses passions, seul enfin dans un isolement systématique, le poète chrétien se délecte à genoux au pied de la grande croix qui domine sa demeure : et là, il projette ses aspirations, ses élans purs vers l'Infini.

Dieu, pour lui, est la lumière qui éclaire son esprit,

la chaleur qui réchauffe son cœur, et le foyer d'où rayonnent la science et la vraie morale. Il a pratiqué toutes les macérations possibles pour broyer son corps, il a beaucoup souffert aussi quant à sa morale.

Les tentations du mauvais esprit ont fatigué son cœur, ont obsédé de mille fantômes sa vertu qu'ils ont troublée, mais qu'ils furent impuissants à vaincre.

C'est dans l'humilité et l'obscurité de la vie qu'il cultivera la muse chrétienne devenue désormais la compagne constante de sa retraite.

Que chante-t-il ?

Il fait vibrer sa lyre et, tour à tour, rend des accents sublimes à l'adresse de son Dieu et de l'éternelle vérité. Il déteste les mortels, parce qu'ils n'ont à lui présenter que des honneurs, des dignités, des voluptés coupables et des richesses. Il s'apitoie sur la misère de l'homme qui roule toujours de désirs en désirs, et qui place son bonheur sur un fondement plus fragile que la toile de l'araignée.

Saint Grégoire nous peint bien aussi son propre néant : il a horreur de lui-même, du vide qu'il sent en lui et qu'il ne peut combler ; mais d'un autre côté il se rit de la mort qu'il porte en son sein.

Ou encore, sous le coup d'un mouvement extatique et dans la chaleur de l'enthousiasme, il nous déclare son grand amour pour Dieu auquel il est redevable des chastes enivrants de son âme dans la grâce.

C'est ici qu'il prend les grandes voix de la poésie pour adresser son hymne à Dieu : "Tout célebre, ô Dieu, tes louanges ; ce qui parle te loue par des acclamations, ce qui est muet, par son silence. Tout révere ta majesté, la nature vivante et la nature morte. Tu es la vie de toutes les durées, le centre de tous les mouvements, tu es la fin de tout : tu es seul, tu es tout, ou plutôt, ô vanité des mots, tu n'es ni le tout, ni l'unité dans le tout : tous les noms te conviennent et aucun ne te désigne."

Toutes les poésies de saint Grégoire sont remplies d'aspirations enflammées qui nous démontrent son intelligence supérieure et son cœur aimant.

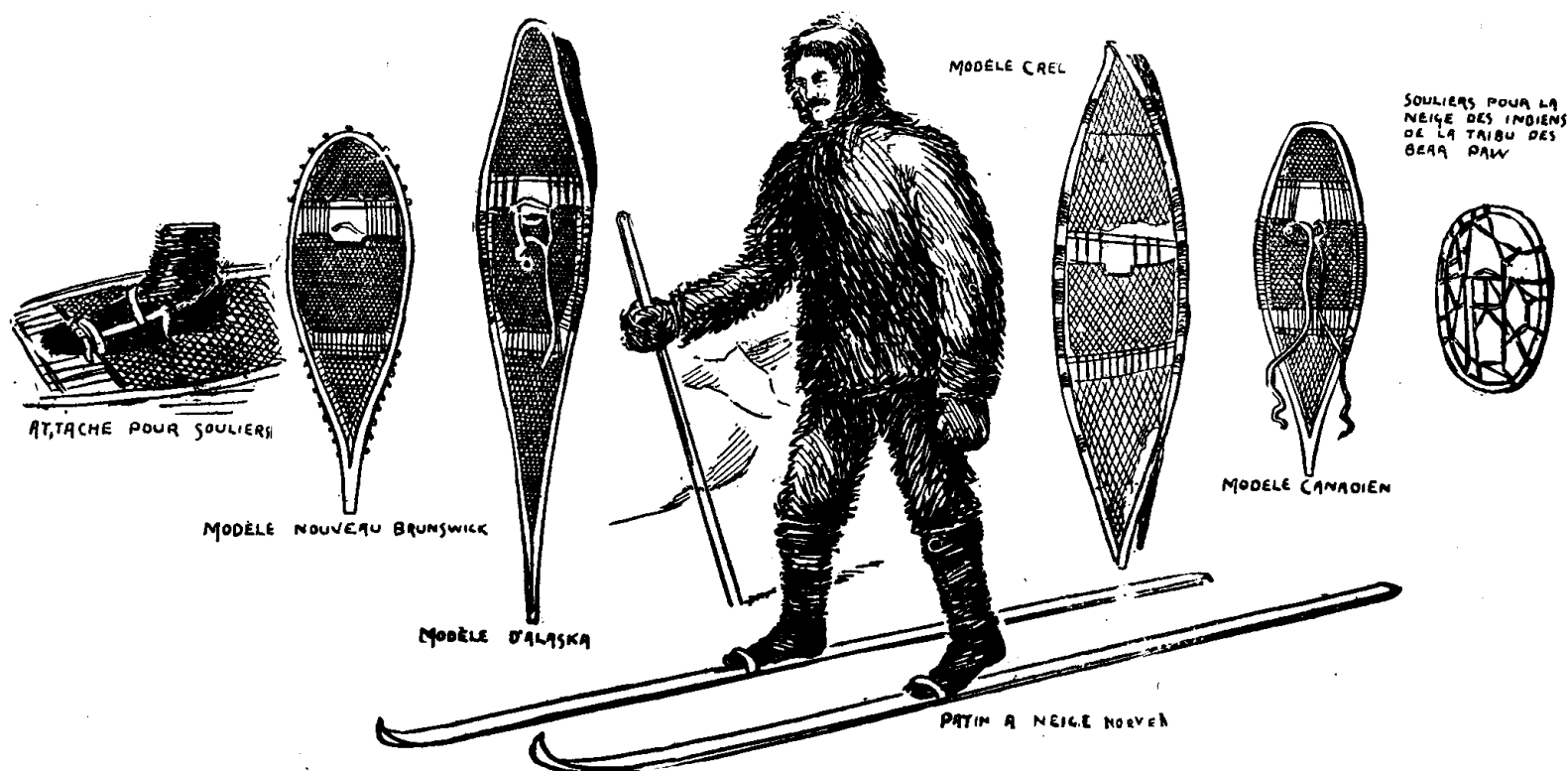
Ce grand homme, après avoir été ce célèbre professeur de rhétorique dans Césarée, dans Alexandrie et dans Athènes, après s'être soustrait aux très hautes fonctions d'évêque de Nazianze, s'envelissait dans la solitude pour y mourir loin de la poussière des hommes. Mais il ne s'est pas consumé sans fruit.

Semblable au cygne expirant, il chantait à l'heure dernière ses plus beaux chants, lesquels, dans l'histoire, nous apparaissent comme un sillon lumineux qu'il a laissé de son passage sur la terre.

Ainsi ses poésies sont le chant du cygne du plus poète des Pères.

L. J. ALFRED SAURIOL.

Ottawa, ce 22 juillet 1897.



DANS L'ALASKA. — CE QUE L'ON PEUT ENCORE TROUVER DE MEUX POUR VOYAGER DANS CE PAYS